



Consignes

***Inspiré-e par l'image
que vous avez choisie parmi
les œuvres exposées au
festival de la photographie à
Arles, vous rédigez l'écrit
d'invention que vous a imposé
votre professeure
(monologue intérieur du
peintre ou de son/ses
modèles, récit, dialogue...) en
travaillant style, expression,
registres.***

*L'orthographe doit être
maîtrisée.*

*Pour réussir cette épreuve,
travaillez votre brouillon (cf. les
brouillons de Flaubert
vidéoprojetés).*

Textes des élèves de 1^oL

Auto-réécriture : *vous reprendrez vos textes avec un traitement de texte, vous en corrigerez toutes les fautes d'expression, d'orthographe et de conjugaison (Aïe, le passé simple !!), vous l'améliorerez et l'enrichirez en prenant en compte tous les conseils prodigués, après une observation précise de l'image (que les plasticiens auront menée sous la houlette de Madame Dehorter). Vous pourrez dépasser – un peu – le volume imposé pendant le contrôle. Vous le présenterez avec l'image insérée, paratexte spécifié, l'énoncé précisé du sujet. Vous l'enverrez en .doc ou docx (ni pdf ni odt)*

De nombreux élèves ont choisi des œuvres d'Alice Neel dont l'exposition, à la fondation Van Gogh, est intitulée « Alice Neel, Peintre de la vie moderne » (citation de Baudelaire à propos de son contemporain Constantin Guys).



1980 *Self Portrait*, 137.2 x 101.6 cm
National Portrait Gallery, Washington, D.C.



Alice Neel née le 28 janvier 1900 à Merion Square (Pennsylvanie), morte le 13 octobre 1984 à New-York, dans son appartement de Spanish Harlem vers 1940
Succession d'Alice Neel Crédit photo : Sam Brody



Sujet d'invention : Monologue intérieur du modèle



Tableau de : Alice Neel

Titre du tableau: Andy Warhol

Date: 1970

Matériel: Huile et acrylique sur toile de lin

Dimensions: 152,4 * 121,9 cm

Habituellement conservé au Whitney Muséum of American Art, New York.

« Bon, eh bien, voilà ! C'est parti !

Je dois maintenant rester immobile sur ce banc. Elle m'a dit que ça durerait environ deux heures !!! Ça risque d'être long...

D'habitude, c'est plutôt moi, de l'autre côté de la toile. Ça y est ! Cette charmante Madame Neel a enfin sorti son crayon et commence son esquisse. Je me demande par quoi elle va commencer. Peut-être le visage ? En tout cas c'est ce que je ferais. Il faut que je ferme les yeux.

Maintenant il fait noir, j'espère que je ne vais pas m'endormir. Ça serait dommage que mon portrait me montre en train de dormir la bouche ouverte !

Oh non ! J'ai des fourmis dans les doigts ! J'aimerais tellement ouvrir une paupière. Mais il ne faut pas ! Je dois être un bon modèle, bien sage, bien immobile.

Ça doit déjà bien faire au moins une heure que je pose ? C'est une drôle de sensation de savoir qu'elle m'observe. Peut-être qu'elle est en train de s'amuser de la situation, grimaçant et se tortillant sachant que je ne peux pas la voir ?!

Je suis ridicule... Peut-être est-ce lié au fait que je commence à avoir un petit creux ? Je savais que j'aurais dû accepter les petits gâteaux au citron qu'elle m'a proposés avant de commencer ! Tout ça car je ne voulais surtout pas risquer d'avoir du ventre lorsqu'elle me peindrait !

Oh je la sens toute proche ! J'ai l'impression qu'elle se penche vers moi. Peut-être pour examiner de près le positionnement de mes cicatrices sur le ventre ? Il n'y a plus aucun bruit, je n'entends même plus le crayon frotter la toile. Cela doit maintenant bien faire deux heures que je pose.

Ah ça y est c'est fini ? J'ai hâte d'ouvrir les yeux, et de contempler ce tableau d'Alice Neel, me représentant moi, Andy Warhol ».

Lisa ENGASSER, 1^oL1

Sujet d'invention : Monologue intérieur du modèle



Tableau de : Alice Neel
Titre du tableau: Andy Warhol
Date: 1970
Matériel: Huile et acrylique sur toile de lin
Dimensions: 152,4 * 121,9 cm
Habituellement conservé au Whitney Muséum of American Art, New York.

Il me semble que cela commence à être très long...

C'est mon amie, une très bonne amie, mais, tout de même, elle met beaucoup de temps... J'ai hâte qu'elle termine son tableau pour que je puisse voir à quoi je ressemble, comment Alice me voit. Cela dit, j'ai un peu froid, torse nu...

Cela fait maintenant deux heures que je suis là, assis dans la même position sans bouger.

Il faut dire que la banquette sur laquelle je suis posé est très peu confortable. Si je garde les yeux fermés encore longtemps, je vais finir par m'assoupir.

« Dis-moi, chère Alice, tu me permets de m'étirer et de faire une petite pause ?

- Bien sûr, Andy va donc ! Je n'y vois pas d'inconvénient et figure-toi que j'ai bientôt terminé ! »

Fantastique !

Je vais pouvoir aller regarder comment mon Alice m'a représenté. Ce tableau est tout de même bien grand.

Mon Dieu ! Est-ce vraiment moi ? Je suis affreusement blanc ! Habituellement je ne suis pas comme ça !

Mis à part ce petit inconvénient, j'apprécie énormément ce tableau.

J'ai la tête haute, je suis bien représenté. Avec mes cicatrices je ressemble à un guerrier !

Elle a tout de même un talent fou ! Cette Alice est une grande portraitiste.

Anna Morati, 1^oL

**Sujet d'invention en référence à un tableau d'Alice Neel : "Andy Warhol"
le monologue intérieur de la peintre)**



Tableau de : Alice Neel

Titre du tableau: Andy Warhol

Date: 1970

Matériel: Huile et acrylique sur toile de lin

Dimensions: 152,4 * 121,9 cm

Habituellement conservé au Whitney Muséum of American Art, New York.

C'est la première fois que cet artiste célèbre, riche et toujours caché sous une sorte de masque, se révèle enfin comme il est, un humain avant tout, avec ses défauts et ses blessures.

Grâce à moi, tout le monde percevra Andy Warhol comme moi je voudrais qu'il soit, naturel en s'assumant pleinement et en faisant comme s'il n'était qu'un quidam. Je me demande à quoi il peut bien penser. En tout cas, il reste confiant, même complètement à découvert.

Au début, j'avoue que j'ai eu du mal à le convaincre de poser et, à force de voir mon travail, il en a eu de plus en plus envie. Je pense qu'il en avait marre de se cacher sans arrêt, de ne pas être juste lui.

Je commence à dessiner ses cicatrices se situant au milieu de son torse.

En y repensant, il aurait pu y laisser la vie.

J'admire ce personnage même s'il n'est pas toujours tendre avec les demoiselles, c'est quand même, au fond, une belle personne...

Il reste toujours les yeux fermés, immobile et sans rien dire. Il sait qu'il a fait un choix difficile mais il en est fier.

Je finis enfin de le peindre, il ouvre ses yeux délicatement, se lève et vient observer mon œuvre.

Il me remercie, me dit qu'il ne s'attendait pas à ce que ses sentiments soient si bien perçus. Il part de mon petit studio, l'air fier et heureux.

Je ne l'avais jamais vu aussi rayonnant et satisfait de lui.

Lucile Eliot 1L1

**Sujet d'invention en référence à un tableau d'Alice Neel : "Andy Warhol"
le monologue intérieur de la peintre)**



Tableau de : Alice Neel
Titre du tableau: Andy Warhol
Date: 1970
Matériel: Huile et acrylique sur toile de lin
Dimensions: 152,4 * 121,9 cm
Habituellement conservé au Whitney Muséum of American Art, New York.

Cicatrices de guerre, cicatrices d'amour, elles font partie de toi, mon ami Andy.

Je n'ose pas t'en parler. Je vais te peindre comme tu me l'as demandé. J'aimerais bien mettre des couleurs tout autour de toi ! J'ai un tableau blanc sous les yeux pour l'instant. Et je ne sais pas comment faire, j'ai bien peur de faire quelque chose de travers.

Tu parais si serein, fier, tête droite. Mes doutes sont sans doute un brin bêtes. Je pensais étaler du jaune, du vert ou rien qu'un peu de rouge pour pouvoir égayer un petit peu ton portrait. Mais, dès cet instant, j'opte pour du rosé, du blanc, du marron, des couleurs qui ne cherchent pas à t'embellir ni à te changer, mon ami Andy.

Je ne vais pas tricher. Tu vas voir : je fais du bon travail, je commence à être fière de moi. Tu ne regretteras pas d'être venu me voir. Je ne perdrai pas de temps à peindre le fond, ou l'assise de ma banquette. Tu es le seul sujet à regarder, le seul message à faire passer : tu n'as besoin ni de couleurs, ni de faux traits pour laisser voir ta beauté. Ma toile prend forme plus vite que tu ne le crois.

Dans quelques instants tu te lèveras pour regarder notre œuvre, celle qu'on vient de réaliser tous les deux.

Tu seras époustoufflé.

Marie NERI, 1^oL

Sujet d'invention : « Solitude » Alice Neel
Écrire le monologue intérieur du fauteuil



Huile sur toile, 203,2x96,5cm. 1970. « Solitude », Alice Neel.

Je fais partie du décor de plusieurs œuvres d'art mais personne ne m'a jamais représenté comme tel.

D'aussi loin que je m'en souviens, ça a toujours été ainsi : une personne célèbre vient poser son postérieur sur ma toile pendant plusieurs heures, puis repart aussitôt.

Un individu s'assied gracieusement, comme s'il avait peur de déformer mes courbes élégantes. Certains ne s'assoient pas mais s'affalent négligemment en me faisant mal. Toutefois, je ne dis rien et ne bouge pas d'un poil, tout d'abord parce que je ne le peux tout simplement pas avec tel un poids sur mes épaules mais aussi parce que j'aurais trop peur de gâcher le travail d'Alice.

Je n'aime pas partager la toile : on ne me voit que très peu ; parfois, Alice ne me termine même pas, juste parce qu'elle pense que cela met en valeur le personnage qu'elle peint, mais moi, je ne suis pas de cet avis, c'est tout de même sur moi que ses clients se posent ! J'aimerais un peu plus de considération de sa part, qu'elle affine un peu plus mes courbes, qu'elle travaille un peu plus sur ma matière, les détails de mes poils, mes ombres, les nuances de mes couleurs rouges et marron, ou bien tout simplement qu'elle me porte un peu plus d'importance. Sans moi, ses clients s'assoieraient où ? Pas sur le sol en tout cas.

Néanmoins, aujourd'hui c'est différent. Pourtant, ma propriétaire a sorti son matériel de la même manière que toutes les fois précédentes.

Seulement cette fois-ci personne n'est venu, ni homme, ni femme.

Je demeurais près de la fenêtre ouverte, je sentais la brise caresser ma fourrure rougeâtre et le soleil mettre en valeur la couleur de mon bois.

C'est donc à cet instant précis que j'ai compris. Je n'étais que quatre pieds fait de bois, un être couvert de poils dont les courbes étaient déformées par des années d'usage.

Cependant c'était pour moi que les pinceaux se mouvaient sur la toile, que les couleurs s'épandaient sur la palette, et c'était pour me représenter avec mes ombres et tous mes détails qu'Alice avait sorti son matériel.

Je n'étais pas idéalisé, c'était juste moi, mais au moins, cette fois-ci, c'était moi l'œuvre d'art.

Claire Marmontel, 1^o L

Sujet d'invention : « Solitude » Alice Neel
Écrire le monologue intérieur du fauteuil



Huile sur toile, 203,2x96,5cm. 1970. « Solitude », Alice Neel.

Seul...

Je suis seul dans cette pièce froide et vide depuis bien trop longtemps. J'ai pour unique occupation les quelques aventures que j'aperçois à travers la fenêtre qui me tient compagnie. Plus personne ne vient rendre visite à me délicieuses courbes vernies de couleur bordeaux. L'atmosphère est pesante. Encore une journée s'est écoulée dans un silence mortuaire et une absence de chaleur humaine totale. Le soleil se couche et éclaire harmonieusement mon somptueux cuir bombé, sans jamais personne pour le voir, je suis seul.

Plus personne pour passer quelques moments en ma compagnie. Serait-ce à cause du bleu des murs de la pièce ? Serait-il trop triste ? Pourtant n'ai-je pas une aura réconfortante, agréable ?

Les hommes aimaient tant s'acagner en moi pour prendre la pose face à cette peinture pendant les quelques heures qui accompagnaient la réalisation de la toile. Je suis nostalgique de ces présences... Ne pourraient-ils pas faire abstraction de la couleur mélancolique des murs et revenir à moi, comme avant ? Pourquoi ne viennent-ils plus ?

Je ne comprends pas.

Pourtant, ma couleur est conviviale et délicate. Pourtant, je suis confortable et toujours là pour servir. Cette absence inexpiquée me tue. C'est triste... ça me rend triste. Devrais-je laisser un ressort transpercer mon cuir ? Serait-ce le seul moyen pour que l'on me caresse à nouveau ? Pour que je reçoive à nouveau de la visite, de l'affection ? Trop de questions pour si peu de choses. Après tout, qu'est-ce que mon existence si je ne peux remplir ma fonction ? Mais en réalité qui suis-je réellement ? Un fauteuil parlant ? Ou bien, suis-je peut être simplement le fruit de votre imagination.

Car, vous aussi, si cela se trouve, vous êtes **seul**.

Sasha Michel, 1^oL

Sujet d'invention : Rédiger le monologue intérieur du modèle du peintre.



Ginny, Alice Neel 1984

« Souris, ne bouge pas, regarde par là, monte un peu le menton, tourne légèrement la tête. Elle a fini de me dire tout ce que je dois faire ? Je ne suis pas un objet et encore moins sa poupée.

Comment veut-elle que je sourie ? J'ai l'air de rien dans cette robe de chambre d'un mauve délavé par les années. Je ne sens plus mon dos, j'ai terriblement mal à la nuque. Ça fait plus de trois heures que je suis assise sur cette chaise dénuée de confort. J'ai l'impression que son assise et son dossier sont couverts de fourmis qui grouillent et engourdissent mes membres. C'est facile pour elle ; elle peut bouger, regarder où bon lieu semble, elle peut même... NON mais j'y crois pas, elle boit ! Et moi ? Ma gorge est sèche, j'ai soif, j'ai chaud. Ce col me serre, mes cheveux m'étouffent, ils se collent à moi comme des tentacules.

Elle n'a qu'à venir à ma place au lieu de me rabâcher ce que je dois faire, comment je dois me tenir, où je dois regarder. D'ailleurs, je ne regarde rien, c'est le néant, je dors les yeux ouverts, je ne l'entends plus.

Elle a de la chance car je ne suis plus vraiment là. Seul mon corps reste figé, docile.

Elle a surtout de la chance d'être ma grand-mère. »

Nina Garcia-Franco, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre.



Peter Campbell, Alice Neel, 1966

« Aujourd'hui, j'ai sorti mes plus beaux pinceaux et mes plus belles couleurs car je peins enfin mon fils, mon beau fils ! Voilà trois heures que je l'admire pour pouvoir reproduire ses moindres petits détails sur ma toile, sa peau hâlée, son nez raffiné, ses yeux singuliers et sa chevelure comprimée.

Son pantalon kaki d'aujourd'hui me fait penser qu'il rêvait d'aller à la guerre. Il voyait cela comme un devoir. Ou peut-être une obligation ? Je pense que je n'aurais pas pu supporter le savoir là-bas, dans le froid, la famine et les champs de mines...

Peut-être l'a-t-il mis exprès pour le tableau ? C'est pour ça qu'aujourd'hui, je sors ma belle palette de couleurs afin de pouvoir copier à merveille ce pantalon. Aaaaah! Son pantalon ! J'adore jouer avec les ombres et les plis, mélanger les couleurs et même recréer ses propres couleurs... Ce kaki, je ne pourrai peut-être plus jamais le reproduire, c'est ce qui fait l'authenticité d'une œuvre.

Je commence toujours par le visage, la chose la plus expressive et la plus chantante, pour finir avec les vêtements, les gros traits et les ombres.

Est-il gêné de poser pour moi ? Je ne pense pas ! Du moins, je l'espère ! D'après sa position, il a l'air plutôt détendu...Je veux vraiment que ça se ressente sur la toile, qu'on ressente le calme de ma maison malgré le désordre, et toutes les personnes qui sont venues passer des heures assises sur ce vieux fauteuil. Toutes ces personnes, dévisagées pour être dupliquées sur un tableau. Toutes ces heures passées en compagnie de tant de personnes...mais aujourd'hui resteront les plus belles heures, car je suis accompagnée de mon garçon et de mes pinceaux.

C'est pourquoi cette peinture sera finie, avec l'arrière-plan et les infimes détails.

Ah, mon beau fils ! »

Indiana Lindstrom, 1èreL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre.



Peter Campbell, Alice Neel, 1966

« Ah ! Ce que j'aime peindre les membres de ma famille. Cela fait un bon moment que j'ai l'envie de peindre mon fils.

Qu'est-ce qu'il est beau. Il paraît si serein, détendu et calme.

Il incarne à lui seul le symbole de la jeunesse.

Assis sur ce fauteuil rouge, commun à toutes ces personnes dont j'ai réalisé le portrait.

Les mains croisées reposent au-dessus de sa tête ; plongé dans le silence, il me regarde fixement, sans bouger... Et pourtant, je le sais, intérieurement il n'est plus là, son regard le trahit. Les yeux dans le vide, il semble absorbé par ses pensées. Les nuances de gris et de marron qui composent ma palette, révèlent ce trouble et ce désarroi que tu transmets au travers de ton regard. Et cette couleur sombre que j'ajoute à ton visage symbolise cette attitude qui ne reflète pas ta réalité.

Oh ! Arthur, si tu savais comme je ressens ta peine et ton inquiétude. Je sais que tu appréhendes ton avenir, et celui des générations à venir. Que, malgré cette attitude désinvolte que tu te donnes, au fond de toi tu doutes. J'aimerais te rassurer et t'assurer que cette guerre ne durera pas, que ses conséquences n'en seront pas destructrices.

Mais, à quoi bon se voiler la face ? Nous savons tous les deux que nos soldats n'en reviendront pas et que, même si la chance est de leur côté, ils seront détruits et traumatisés. Je vois bien que tu t'en veux de ne pas être parti mener le combat en suivant tes frères vers le Vietnam, car, par bonheur, tes études de médecine te l'ont épargné, mais cela ne t'empêche pas de craindre.

Arthur, j'aimerais te prouver combien je tiens à toi et combien j'ai confiance en toi.

Et pourtant mon fils, si tu savais, moi aussi je doute, moi aussi j'ai peur. »

Emma Baudier, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre.



Peter Campbell, Alice Neel, 1966

Alors, par où commencer ? Par ta posture détendue ?...

Je choisirai tout d'abord des couleurs claires pour ton corps et tes vêtements, puis j'utiliserai des couleurs plus sombres pour ton visage... Ça créera un contraste entre ce que tu montres et ce que tu souhaites cacher.

Afin de marquer cette différence, je me servirai d'un pinceau fin pour accentuer ton expression tourmentée...

Ton attitude légère et décontractée tente de me leurrer mais tu sembles oublier, mon fils, que les yeux sont le reflet de notre âme et de tous nos sentiments, même les plus profonds. Donc, n'oublie jamais, mon garçon, que le regard parle de lui-même, et celui qui sait y voir est rarement trompé.

Maintenant, pour ce qui est de l'endroit dans lequel tu te trouves, je ne mettrai rien de plus que ce fauteuil avec quelques coups de pinceau grossiers... Oui, parfait ! Ça permettra de se focaliser sur toi et seulement toi.

Bon, allez, Alice, arrête de parler seule, et à toi de jouer !

À mes pinceaux et au boulot !

Laurie DUPRE, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre.



Peter Campbell, Alice Neel, 1966

Mes peintures sont chargées d'informations sur certaines attitudes et émotions pour faire réfléchir, pour comprendre, et pour voir la beauté là où la société la détruit. Pour la première fois depuis longtemps j'ai l'occasion de voir mon fils si intimement. C'est difficile pour une mère de voir son enfant devenir un homme. Pourtant aujourd'hui je le peins comme l'enfant généreux, charnel, sensible et émotif qu'il a toujours été.

Je commence par peindre ses yeux, toujours si doux et brillants avec un bleu pur et perçant. C'est dans son regard qu'il nous fait connaître la douleur qu'il ressent. Je prends mon temps, je les peins avec délicatesse car c'est uniquement à travers ses yeux que mon fils arrive à partager ses sentiments.

Je poursuis...

Peindre son visage et son corps. Plus aucun sentiment, plus aucune émotion. J'utilise le vert. Une couleur terne, sans éclat, sans luminosité.

L'apparence physique de mon fils est celle de chaque jeune homme de son âge. J'ai l'impression que le monde qui nous entoure fait de nous des êtres vivants sans singularité, banals... qu'il nous fait abandonner nos envies, nos désirs et nos idées les plus extraordinaires. C'est pour cela que je ne peins ni décor ni fond. Il faut que nous recommencions à faire attention à ce qui compte vraiment : les personnes que l'on aime, nos rêves les plus incroyables, et l'art qui nous réveille de ce monde endormi.

Léa Nemeth, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre.



Peter Campbell, Alice Neel, 1966

J'imagine mon fils rentré de la guerre :

Les traits durs, figés, et verdâtres de son visage sont semblables à celui d'un reptile : froid, imprévisible, sinistre, à en faire trembler les os !

Ce regard perdu, transparent, tel celui d'un aveugle qui cherche le moindre signe de vie, mais il a aussi cette férocité comme s'il était invincible, prêt, à la moindre attaque, à surgir et combattre...

Même à travers ses yeux bleus, je perçois la colère et la peur qui le hantent.

Et cette mâchoire ! Tellement contractée ! Comme si l'air ne circulait plus, et que l'angoisse envahissait le moindre petit coin de sa peau.

Ses mains croisées sur la tête, ses bras couverts de bleus, le teint jaune comme celui d'un malade qui se meurt un peu plus à chaque seconde m'évoquent sa faiblesse et sa pleine impuissance...

Je le vois réfléchir, méditer, penser, mais penser comment ? Tel un film d'horreur qui tourne en boucle dans son esprit ? On dirait qu'il revit son combat... quelle horreur !...

Il voudrait montrer qu'il est fort et qu'il survivra, mais au fond... heureusement qu'il est sur son fauteuil. À son allure, je jurerais qu'il va s'écrouler au sol...

Toute la lumière, les ondes de chaleur pourraient converger sur la blancheur de son tee-shirt, et prouver qu'il reste une lueur d'espoir au plus profond de lui et que la lutte n'est pas terminée !

Je ne finirai pas de peindre le décor derrière mon fils.
C'est du passé et tout cela restera derrière nous !

Marion Galland, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre.



Peter Campbell, Alice Neel, 1966

Hartley. Quand je te vois ainsi, installé sur le vieux fauteuil de ton grand-père, j'ai du mal à croire que tu sois déjà si grand. Toi, mon fils chéri, mon garnement, j'ai peine à te reconnaître quand tu prends ces airs de gros dur, quand tu fais la moue, et que tu exposes tes bras en posant nonchalamment tes mains sur ta tête. C'est pourtant mon petit garçon que j'essaie de peindre, mon doux Hartley, que tout faisait sourire, et qui riait aux éclats lorsqu'on lui courait après. Mais je ne trouve plus le moindre émerveillement dans tes yeux. Je ne vois plus qu'un regard dur.

Un regard d'homme...

J'aimerais que tu sois paisible, mais je te sens nerveux. Tu veux vite partir ! Que j'en finisse avec ma peinture idiote!

Tu ne dis rien mais tes yeux parlent pour toi...

Pourtant, te peindre ainsi me donne l'occasion de te regarder vraiment, et je me rends compte soudain que dans ton t-shirt blanc, tu as toujours des allures d'ange. Je me rends compte que, sous mon pinceau, tes traits fins, vestiges de ta pureté passée, révèlent ton innocence.

Je le sais, Hartley, tu ne seras plus jamais mon petit garçon ; mais tu seras pour toujours mon petit homme

Rebecca Burns, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre.



Peter Campbell, Alice Neel, 1966

Vert... Vert pâle.

Aucune peau n'est beige. Malgré ça, y'a encore du bleu derrière ce voile de brume et d'amertume qui envahit ses yeux. Le pinceau le plus fin sera le plus malin, car il me faut chaque détail. Chaque reflet. Je dois capter le sentiment de détresse dans le cauchemar de son regard azur. Et sur son visage... Une croix noire comme pour dire : « C'est fini, il n'y a plus d'espoir, ils m'ont pris ma vie et mes amis pour une histoire de territoire pourri. » Ce noir profond montrera au monde le profond désespoir de la jeunesse qui part à la guerre...

Plus que quelques coups de vert jungle, de marron boue...

Ce portrait, ou plutôt cette allégorie, sera aux couleurs de l'armée. Inachevé mais l'essentiel y est : l'émotion. Pas besoin de décor.

Et son corps, même épuisé, devient mon œuvre d'art. Et ce regard, sous mes coups de pinceau, semble perdu dans un songe. Et son âme qui n'est plus qu'un souffle insaisissable égaré dans le néant est à présent immortelle sur la toile.

J'ai terminé.

Noémie Bonacossa, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre.



Peter Campbell, Alice Neel, 1966

C'est mon fils

Il est bien présent, mon merveilleux fils. Devant moi. Quel beau jeune homme tout de même!

Heureusement qu'il n'est jamais parti, sinon j'aurais fait la difficile expérience de perdre l'un de mes enfants, et l'un de mes tableaux.

Il aurait dû partir au Vietnam, mais, au lieu de ça, je suis en train de le peindre avec son air tout détendu,

sans penser à la chance qu'il possède d'être encore assis sur ce vieux fauteuil,

sans penser qu'il ne reverra peut-être jamais l'un de ses amis revenir du champ de bataille,

sans même penser à l'apocalypse qui a lieu en ce moment.

Mais j'ai de la chance tout de même de pouvoir encore et toujours admirer ses beaux yeux bleus, son air sérieux et décontracté. Il en a aussi de la chance ! La chance de pouvoir continuer sa vie, la chance de pouvoir continuer et réussir ses études et surtout la chance de pouvoir avoir une vraie vie de jeune adulte.

Ce fauteuil, il a accueilli les plus grands et toute sorte de personnalités mais pourtant, celui avec qui il se complète le mieux, c'est lui.

Sans doute pour une seule raison : "C'est mon fils"

Alexandre SOTOMAYOR, 1^{er}L

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre



« Ginny and Elizabeth » d'Alice NEEL, 1975, huile sur toile

Un vent frais mord mes joues.

Il faut que je ferme la fenêtre. D'ailleurs, le soleil ne luit plus. La journée s'étire. Doucement, la clarté s'évanouit dans la pièce. Il serait judicieux d'allumer les lumières. La dernière chose que je souhaite, c'est mélanger les couleurs de ma palette.

Une bonne dizaine de minutes viennent de s'écouler. Du coin de l'œil, j'observe mes modèles, Ginny et sa fille, s'installer convenablement sur la chaise. Depuis son arrivée, Ginny est restée comme morte.

Spontanément, je la complimente de son pull jaune. Ce qui débouche sur une discussion qui semble effacer l'inquiétude de son esprit. Cependant, son rictus vide, tout comme son regard, me laissent tristement penser qu'elle a oublié comment nous rions. Ce qui me perturbe quelque peu.

Je m'apprête à commencer mon tableau. J'étudie donc minutieusement son visage. Intimidée par mon regard inquisiteur, elle exhibe un sourire. Ravie, je le lui rends aussitôt. J'empoigne mon pinceau. Commence soigneusement à dessiner les traits de son minois sur la toile grise.

J'aime commencer un tableau par le visage, car la sincérité qu'il dégage accapare toute l'attention. C'est avec lui que je veux surprendre, questionner, émerveiller ou bien même apitoyer les spectateurs.

Ginny paraît si fatiguée. Ce qui est indéniable, c'est que la vivacité des couleurs, ne sera certainement pas représentée dans sa mine dénuée de toute émotion joviale.

Néanmoins, elle m'intrigue. Oui. Son histoire, je veux la connaître...

Camille FORCELLINI, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre.



« Ginny and Elizabeth » d'Alice NEEL, 1975, huile sur toile

« Assise sur mon tabouret, les pinceaux en main, je contemple mes modèles.

Je crois, que, jamais je ne vis une telle femme. Au premier regard, je la trouve assez simple, avec rien d'extraordinaire, et aucune émotion ne se dégage d'elle, mais lorsque nous commençons à dialoguer, je change tout de suite d'avis.

Je la regarde poser face à moi, assise et paisible, avec, dans ses bras, un nouveau-né. Cette mère s'appelle Katia. Son visage est abîmé, abîmé par la fatigue et l'épuisement de s'occuper de son enfant. Sous ses yeux luisants comme des perles, de sombres cernes sont creusés. Mais peu importe, car je vois ses yeux...

Leur bleu me transporte et me transperce, ce sont deux bouts de ciel, et son regard est d'une telle puissance et profondeur qu'il me déconcentre. Les yeux de son enfant me font le même effet, ils scintillent comme des étoiles mais avec cette fois plus de douceur, naïveté et pureté.

Je regarde toujours cette mère.

Mon regard est attiré par ses sourcils denses qui soulignent son regard et lui donne un certain caractère de femme rude. A la cime de sa tête, part une cascade de cheveux noirs qui dévale sur ses épaules. Elle n'est pas vraiment coiffée, ni maquillée d'ailleurs, mais peu importe, car, plus je la regarde, plus je trouve une certaine richesse en elle. Malgré son teint pâle, je ressens tout ce bonheur qu'elle contient, toute cette joie qui rayonne à travers cette fatigue qui se ressent sur les traits de son visage. La rougeur de ses joues me fait sourire.

Ah ! Les couleurs, formes et traits de Katia et sa fille prennent enfin forme sur ma toile. Mon pinceau est libre, et se laisse porter par toute cette richesse, là où je décide de représenter toute cette fatigue. Je ne cherche pas à l'idéaliser, à lui faire un teint parfait, mais juste à représenter sa beauté naturelle ainsi que cet amour qu'elle dégage et apporte à sa fille.

J'ajoute à tout ça les dernières touches, je choisis de mettre peu de peinture dans le fond du tableau car, pour moi, seuls les personnages représentent ma toile. Je les regarde une dernière fois, ils ressemblent à la réalité.

Katia et sa fille scintillent au milieu de la pièce. Une larme coule sur ma joue. Leur amour m'éblouit.

Alice Neel, 1975
(Paquita Guy, 1^{er}L)

Sujet d'invention Monologue intérieur du modèle



Alice Neel, Femme enceinte, 1971

Elle ne veut pas que je parle. Je n'ai même pas le droit d'ouvrir la bouche.

Mais qu'est-ce que je fais là, tu peux me le dire ?

Qu'est-ce qui m'a pris de dire « oui » l'autre jour dans la rue ?

« Je recherche une femme enceinte qui accepterait de poser nue ! »

Elle hurlait quand je l'ai vue.

Me voilà ici, un bras gauche en l'air, un bras droit qui soutient ma tête appuyée sur un oreiller inconfortable qu'elle ne finira même pas sur sa toile m'a-t-elle dit. Je ne comprends pas, mais je m'en fous.

Bon, je n'ai pas le droit de parler, alors je pense... Je pense à toi mon ange... Tu te souviendras d'aujourd'hui ?

Et du jour où je suis tombée enceinte, tu t'en souviendras ?

Tu te souviendras du jour où je me suis rendu compte que j'avais grossi ?

Du jour où on nous a enfermés, de celui où on a eu mal, peur, faim, marre, tu te souviendras, toi, de tout ce qu'on a traversé ?!

Merde. J'ai froncé les sourcils. Alice se racle la gorge, elle n'est pas contente. Elle a râlé, déjà, quand je suis arrivée avec des poches sous les yeux tout à l'heure. Mais si elle savait, mon cœur... Si elle savait ce qu'on allait faire...

Je lui demanderai de ne pas me payer. Qu'elle garde son argent.

Demain matin, elle verra peut-être mon nom dans le journal :

« Elle s'apprêtait à donner la vie, et elle l'a perdue avec celui qu'elle aurait dû enfanter ».

Tu ne verras pas la lumière du jour.

Ce soir, on s'en va, mon amour.

Solen Breteau, 1^oL

Sujet d'invention Dialogue entre les 2 modèles devant la peintre



Alice Neel, *Jackie Curtis et Ritta Redd*, 1970.

Huile sur toile, avec cadre : 154,30 x 108,90 cm,

sans cadre : 152,40 x 106,40 cm.

The Cleveland Museum of Art, Leonard C. Hanna, Jr. Fund 2009.345

À l'occasion de la sortie de leur portrait chez la peintre Alice Neel, nous avons pu recueillir leur réaction finale quelques jours plus tard.

Voici ce que cela donne :

- Ritta, je suis rentré ! Je suis parti chercher notre portrait chez Alice.
- Ooh montre moi ça !! Wow ! c'est juste ...
- N'est-ce pas ?
- Curtis, regarde-moi ces couleurs, ce bleu derrière nous, et celui sur tes yeux.
- Tu ne trouves pas que la représentation en pied donne l'impression qu'on ne fait plus qu'un ?
- Oui ! Comme une harmonie de nos deux corps.
- Tu sais ce que j'aime le plus dans ce tableau, Ritta ?
- Non, dis-moi ?
- Regarde-nous ! Nous sommes loin d'être réalistes, ça se voit qu'elle ne fait pas ça pour la beauté mais plus pour faire passer un message, un message au public.
- Tu as raison et c'est peut-être pour ça qu'elle a fait appel à nous.
- Je suis honoré d'avoir travaillé avec cette artiste.
- Oui, bien sûr !
- Bon, eh bien, à quand le prochain tableau ?

Yasmine Amane, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre devant ses modèles



Alice Neel, *Jackie Curtis et Ritta Redd*, 1970.
Huile sur toile, avec cadre : 154,30 x 108,90 cm,
sans cadre : 152,40 x 106,40 cm.

The Cleveland Museum of Art, Leonard C. Hanna, Jr. Fund 2009.345

Comment vais-je m'y prendre ? Ce sont tout de même deux très belles personnes, il faut donc que je les mette en valeur. Pour cela je songe à retirer le décor, il ne ferait qu'encombrer la toile. J'ai peur de perdre l'importance des personnages sinon ; je dois impérativement les peindre tels qu'ils sont.

Je dois faire ressortir les traits masculins du visage de Ritta, pour montrer son histoire. C'est un sujet très délicat de nos jours. Pourtant, je pense qu'il faut en parler davantage afin qu'il ne soit plus tabou.

J'espère qu'elle ne m'en voudra pas trop, mais je ne peux la représenter sans, je ne peux pas les cacher en l'idéalisant pour qu'elle ressemble à une femme qui serait née avec ce sexe-là.

Ce serait mentir.

Je la peindrai, avec tous ses traits, masculins ou pas, je la représenterai sur la toile telle que je la vois, avec son teint pâle, ses longs bras, et ses cheveux roux ondulés.

C'est ainsi. Les personnes qui acceptent de poser pour moi doivent aussi accepter le fait que je les représente tels quels, aussi bien avec leurs atouts qu'avec leurs défauts.

Ce sont de piètres modèles, ils bougent leur bras à tout va. Mais, après tout, ce sont des humains, c'est normal qu'ils bougent.

Alors je meus mon pinceau sur la toile pour créer du mouvement dans ma peinture.

Pour le fond j'utiliserai sûrement des couleurs plutôt vives afin de représenter leur homosexualité, en faisant référence aux quelques drapeaux de la communauté que j'ai déjà aperçus, flottant au gré du vent, lors des manifestations. Le bleu rappellera la paix et l'union au dessus de leur tête ; au niveau de leurs corps, ce sera du rouge pour l'amour et la passion qui les unit, les jambes et les pieds seront entourés par du jaune, symbole de la joie et de la lumière.

Je peindrai seulement autour d'eux, ça suffira largement, pas question d'encombrer la toile.

Les détails ne sont pas importants, seul l'est le message que Ritta et Jackie délivrent.

Colleen Bovis, 1^oL1

Sujet d'invention Dialogue entre les 2 modèles devant la peintre



Alice Neel, *Rita et Hubert*, 1954, Huile sur toile

« La peinture est un art où il faut se vêtir de patience ».

Un sourire lumineux se dessine sur le visage de Rita

- « Tes phrases réchauffent toujours mon cœur, Alice...
Tiens je n'y avais pas pensé mais le bleu de mon pull est de la même couleur que celui de l'oreiller, ça ne te dérange pas ?
- C'est inexact, ton pull est bleu denim comme cet oreiller est bleu... attends un peu le temps que je finisse les détails du chemisier d'Hubert...
- Quel suspense !
- Bleu de minuit !
- J'avais oublié que, pour les peintres, aucune couleur n'est la même ! Et alors le rouge du chemisier d'Hubert est de quelle nuance de rouge ? questionne Rita, amusée
- Tais-toi donc un instant, je me concentre... je dirais...hum...voilà ! c'est du rouge carmin, l'un de mes rouges préférés !
- Donc, pour toi il n'y a aucune couleur identique ?
- Exactement et c'est nécessaire, sinon le monde serait terne et sans originalité
- Et un monde sans couleur, alors ?
- Inimaginable, des couleurs absorbées qui donneraient du noir. Où irait le monde avec que des noirs... euh, du noir ! pardonne-moi ce lapsus !
- Je n'imagine même pas ! réplique Hubert, tout souriant et cigarette à la main.
- Ôte-moi ce léger sourire de ton visage et ne bouge plus !
- Lorsque nous annoncerons à nos parents que nous attendons un enfant, je sais que tu souriras moins...et moi aussi au passage...
- Je sais... mais je ne m'arrêterai jamais de sourire. Je ne laisserai pas le racisme être vainqueur... tout ça m'écoëure... j'espère que ce tableau permettra à tous ceux qui le voient de remettre les pendules à l'heure : un homme ne se juge pas sur sa couleur.

Rita rapproche sa main de la cuisse d'Hubert.

Alice ne dit pas un mot.

Parfois, il est préférable d'observer et de se taire, alors elle continue en silence à peindre ces humains de différentes couleurs jusqu'à que la lune se réveille.

Guénola Queffelec, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre



Alice Neel, *George Arce*, 1959, Huile sur toile, 36" x 25"

George, ô mon cher George !

Le regard que tu me portes est un regard éteint de toute émotion. Ce corps devant moi qui est le tien, George, n'a pas un esprit pour lui donner vie.

Ton visage est l'incarnation même de l'innocence. Pourtant, un seul et minuscule détail te trahit, les yeux. Ils ont dû connaître la misère, la colère et la souffrance pour paraître si absents. Tes yeux sont en harmonie parfaite avec ta posture sérieuse. Tu as l'air d'un penseur, vu comme ça, pourtant l'environnement sombre que j'ai créé sur ce tableau pousse à chercher ce que tu peux vraiment ressentir.

La seule touche lumineuse que je t'ai accordée est le rouge de ta veste. Pourquoi me demanderiez-vous ? Je ne sais trop ! Si j'avais peint ta veste de couleur bleu nuit ou noire à la place de mon merveilleux rouge, le tableau aurait perdu le peu d'âme qui lui restait.

Chaque trait de ton visage, je l'ai travaillé avec précision pour qu'on ne se concentre pas seulement sur tes fameux yeux. Mes coups de pinceaux passent du plus fin au plus grossier, cela sert à valoriser une partie précise du tableau.

Quand je peins, je ne cherche pas vraiment à consacrer de l'importance au personnage, sinon, on ne se concentre plus sur les émotions que dégage mon tableau.

Mon petit George est un portrait parfait pour nous pousser à chercher ses sentiments.

Désirée MORGANO, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur de la peintre



Alice Neel, *George Arce*, 1959, Huile sur toile, 36" x 25"

Cela va maintenant faire quelques jours que je le peins et il n'est toujours pas capable de reprendre la bonne pose.

Bon ! Il y est enfin arrivé.

Aujourd'hui il faut que finisse le visage, il ne me reste plus que les yeux. D'abord il faut que je trace les paupières. Le trait est trop fin, je dois l'approfondir...

Et voilà, c'est pile la taille qu'il me fallait.

Maintenant, passons aux yeux.

Qu'est-ce que je peux faire passer comme message dans ses yeux et dans son regard ? Non, non, non il ne faut surtout pas que je l'idéalise, il faut que je transmette la vérité de ses yeux. Des yeux d'un noir profond, reflétant sa force, sa fierté, ses idéaux et son âme, car il est fort, et même s'il est pauvre, il ne renoncera pas, car si lui ne le fait pas, qui le fera à sa place ?

Il le fait sans se plaindre, pas parce qu'il veut le faire, mais parce qu'il faut le faire. Il ne baissera les yeux devant rien ni personne car on compte sur lui.

Quoi de mieux pour ce regard qu'un noir légèrement brun, noir de carbone ou noir de fumée. Va pour le noir de fumée, c'est le plus foncé des deux. Il me faut un plus gros pinceau. Tout doucement, doucement... Je ne dois en aucun cas rater ça, s'ils n'ont pas la bonne forme, cela rendra le tableau affreux...

Ils sont parfaits, exactement comme je les voulais. Un regard puissant, qui montre de la dignité et qui donne l'impression d'une balle en plein cœur pour celui qui la regarde, l'envie de s'excuser envers lui car nous ne pouvons pas faire ce que lui fait malgré nos facilités.

Attends, Alice ! Il y a quelque chose d'important que tu rates ! Regarde mieux ses yeux ! Certes, ils comportent de la force et de la fierté, mais aussi de la douceur nous disant de ne pas s'apitoyer sur son sort mais : *«Tu peux y arriver, tu peux le faire, tu es plus fort que tu ne le crois.»*

Mince ! Maintenant que j'ai déposé cette couleur terne qu'est le noir de fumée, je ne peux pas changer de couleur sans " casser " l'ordre du tableau...

Je sais ! Je vais rajouter du blanc dans l'iris. Ça va donner un côté humide et plus pur. Un pinceau fin, un petit trait à gauche de l'œil droit, et un autre à gauche de l'œil gauche.

Bon, on a fini pour aujourd'hui. Je vais lui dire de rentrer, et, demain, il viendra déjeuner à la maison.

Fabien Ciais, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur du modèle



Alice Neel, *Nu de Ruth*, 1964
Huile sur toile
Succession d'Alice Neel

« Non, je n'ai pas le ventre aussi lisse et plat qu'une feuille de papier.
Non, je n'ai pas les jambes fines et élancées.
Non, je n'ai pas un doux visage aux traits fins qui, rien qu'à sa vue, pourrait inspirer
un poète dans l'écriture d'un poème d'amour subjuguant.
Non, je n'ai pas les hanches voûtées,
si bien dessinées qu'aucun homme ne résisterait à l'envie d'y poser ses mains.
Non, je n'ai pas le teint hâlé et les lèvres rosées.
Non, les miennes sont d'une triste couleur que je ne saurais qualifier.
Non, je n'ai pas la classe ni l'élégance qu'une femme "devrait" adopter.

Et pourtant !

Oh, si vous saviez comme je me sens encore plus femme que la plupart des bonnes
femmes que j'ai pu rencontrer.
A chaque fois que je me regarde dans un miroir, que dis-je : je me regarde ?...
Non ! C'est bien plus encore : je me contemple.
Figurez-vous que ce n'est jamais moi que j'y vois.
Non, j'y vois quelque chose de beau, d'envoûtant.
Le symbole le plus représentatif d'une féminité courageusement assumée.
Le comble est que ce que j'y vois n'est pas parfait mais rempli d'impureté.
Ces impuretés cependant écrasées, piétinées,
irrévocablement effacées par ce qui fait ma plus belle fierté : ma dignité.

Mesdames, soyez ce que vous êtes avec beaucoup de fierté.

Si seulement vous pouviez m'entendre penser... »

Luna FAUGERES, 1^oL1

Sujet d'invention : Monologue intérieur de la peintre.



Alice Neel, *Audrey McMahon*, 1940
Huile sur toile
Succession d'Alice Neel

Je vois sur son visage un regard vague, perdu et également de la fatigue. Je fais de mon mieux pour peindre ce que je vois et ce que j'interprète.

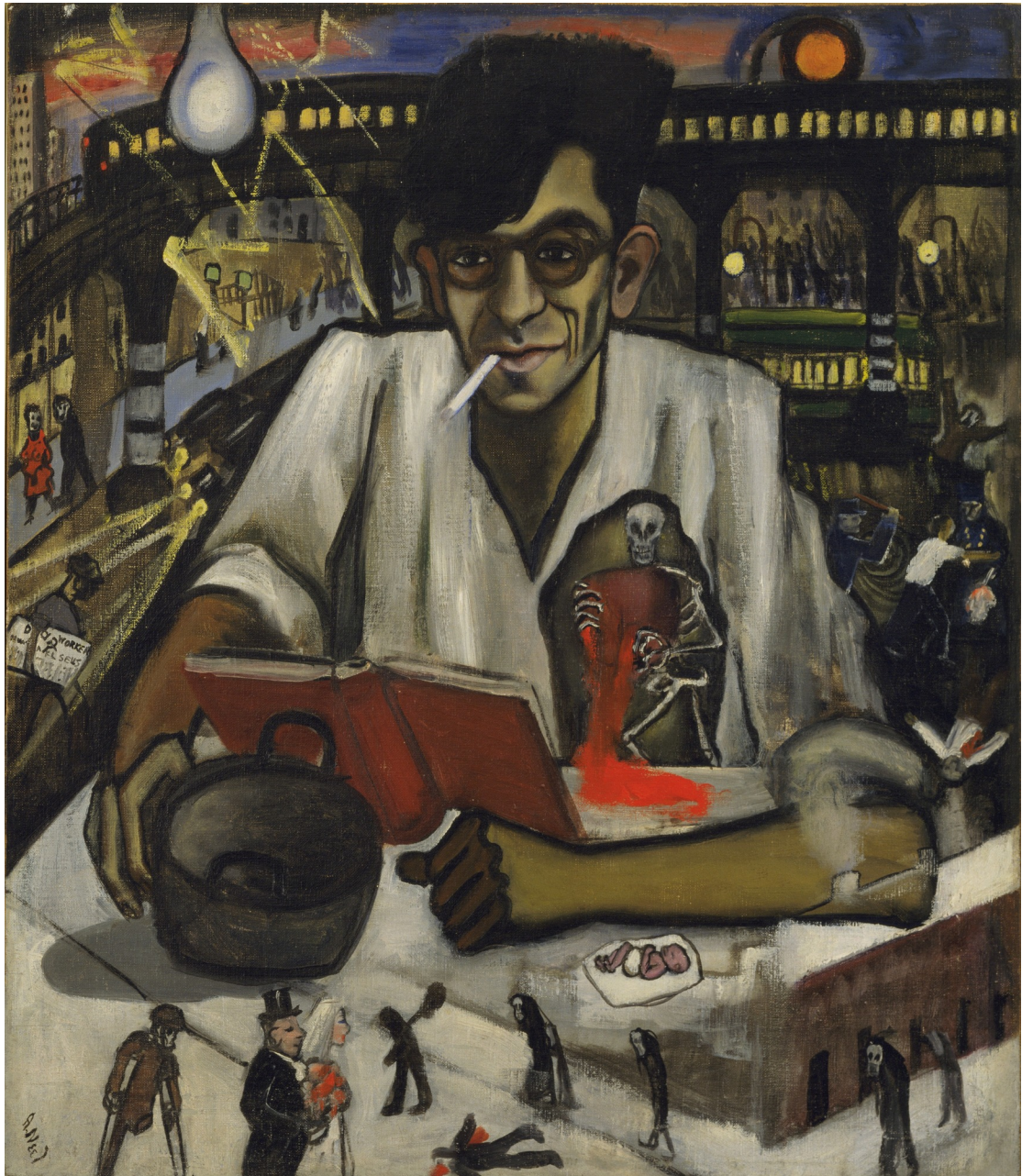
Le visage et le buste commencent à prendre forme, et je suis plutôt satisfaite du rendu. Voilà maintenant que je m'attaque au fond.

Pour cela, je me munis de mon plus gros pinceau et commence à faire apparaître des couleurs plutôt pâles mais toujours sombres, cela se mariera parfaitement avec les tons du visage.

Quelques coups de pinceaux plus tard, mon travail est maintenant achevé. J'apprécie le résultat mais il me tarde d'avoir son avis...

Deymi Tao

Sujet d'invention : quel récit inspire ce tableau ?



Œuvre de jeunesse d'Alice Neel
Kenneth Fearing
1935
Huile sur toile, 76.5 x 66 cm

Monsieur, comme on l'appelait, Monsieur tout simplement car c'était un homme simple mais aussi compliqué.

Un grand penseur, un grand homme tout simplement, même si, au final, tout n'était pas si simple car il était plus grand que tout, que tout le monde, que les immeubles, que les personnes simples.

C'était un géant. Un savant, un philosophe torturé, avec une grande intelligence, il était fait de sang froid, il restait toujours calme, avec sa cigarette en bouche et son livre à la main, portant des lunettes de vue et souvent vêtu de blanc même si tout autour de lui était sombre.

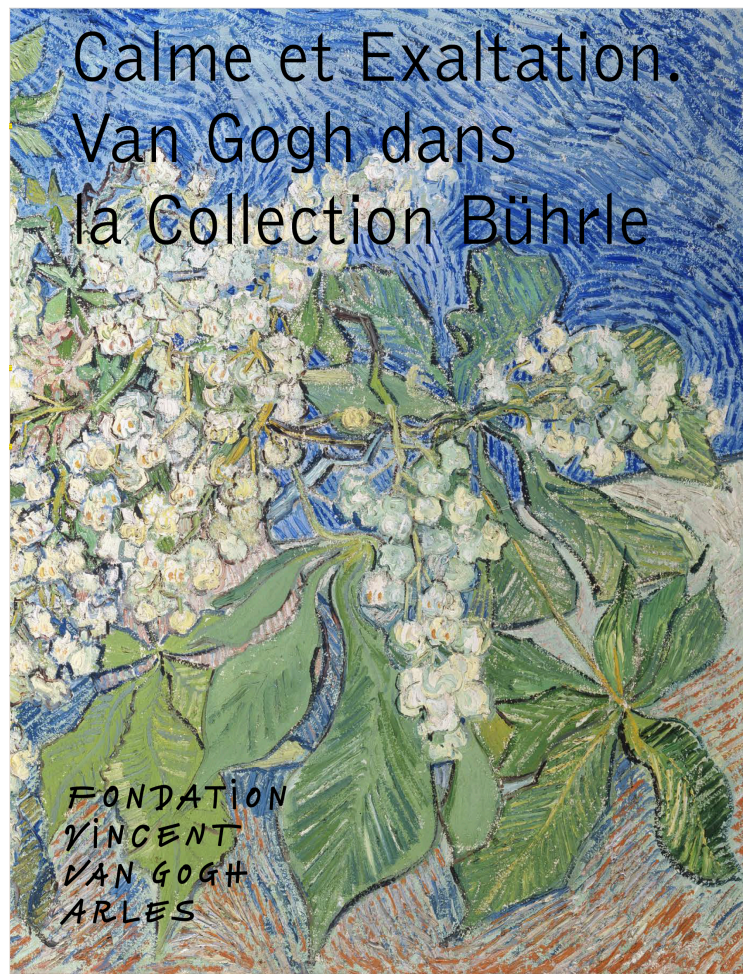
Tous les citoyens de la ville le respectaient. Il devint ainsi naturellement et tout simplement le Grand Maître de cette cité aux ruelles sombres éclairées par quelques lumières jaillissant des innombrables discothèques et bars mal fréquentés.

Il y avait d'ailleurs deux quartiers dans la ville, dans l'un appelé « ignorant », les gens étaient heureux, tous les soirs, ils dansaient et riaient, sans se soucier des problèmes du quotidien. De l'autre côté, appelé « savant », les gens étaient tristes, maussades, avec une teinte de peau grisonnante.

C'était de ce côté de la ville que Monsieur habitait, il y passait donc le plus sombre de son temps. C'est à cause de lui que cette zone devint ainsi, son savoir et son intelligence empoisonnaient les habitants qui tombèrent tous un à un dans la plus savante et intelligente des dépressions.

Monsieur s'en était rendu compte et il se fit un sang d'encre rouge en se poignardant le cœur. Et il laissa derrière lui, seulement et tout simplement, son squelette et un livre qui ne pouvait instruire personne car il était fait de pages blanches.

Léna Richez, 1^oL



À propos de l'artiste

Vincent van Gogh naît le 30 mars 1853 à Groot-Zundert, aux Pays-Bas.

À l'âge de 16 ans, il est employé par la société de négoce d'art Goupil & Cie à La Haye, puis travaille pour les filiales de Bruxelles, Londres et Paris. Se désintéressant du commerce artistique, il se tourne vers la religion et se fait prédicateur laïc en Belgique, à partir de 1878.

Il décide de devenir artiste en août 1880. Il se veut le peintre de la vie quotidienne, notamment paysanne, et s'inspire, entre autres, de Jean-François Millet. Paysages et natures mortes définissent aussi son œuvre. En 1886, il découvre à Paris l'art de l'estampe japonaise, et côtoie les artistes du mouvement impressionniste.

Convaincu que la couleur est la clé de la modernité, Van Gogh part en Provence chercher la lumière et les couleurs éclatantes. Rêvant d'y créer une communauté artistique, il s'installe à Arles en février 1888. Gauguin le rejoint en octobre mais, fin décembre, leur collaboration s'avère finalement impossible. En mai 1889, déçu et malade, Van Gogh demande à intégrer un asile à Saint-Rémy. Il y demeure une année, poursuivant sa recherche d'un art expressif, basé sur la couleur et la touche. Durant ces vingt-sept mois passés en Provence, Van Gogh produit plus de 500 tableaux et dessins.

En mai 1890, il part pour Auvers-sur-Oise où, en l'espace de deux mois, il peint les 70 derniers tableaux d'une œuvre qui comptera plus de 2000 pièces. Il meurt le 29 juillet 1890 à l'âge de 37 ans. Son génie artistique et son tragique destin font de lui une véritable icône artistique internationale (*merci à Sophie Dehorter*).

Sujet d'invention : récit inspiré par le lieu dépeint



*Vincent Van Gogh «Le vieux clocher, Nuenen» 1884
Huile sur toile, sur panneau
47,5 X 55 cm
Fondation Collection E. G. Bührle, Zurich*

Aujourd'hui, nous sommes le 20 novembre.

Je suis toujours aussi seul dans cette sombre et piteuse église abandonnée au milieu de nulle part depuis qu'elle est partie. La seule compagnie que j'ai, ce sont mes trop nombreux livres, les oiseaux ou encore le bruit du vent dans la plaine. Mes chers livres, j'en ai sûrement des centaines, peut être même un millier. Entassés, les uns sur les autres, partout de la cave au grenier. Oui, j'aime les livres ou devrais-je dire, j'aimais les livres.

Parfois, il m'arrive de rejoindre la «civilisation». J'achète alors de quoi me nourrir, mais surtout, toujours et encore des livres.

On se demandera sûrement pourquoi autant de livres et bien tout simplement, parce que je suis écrivain, ou du moins je l'étais ! J'étais même populaire.

Mais depuis sa mort, je me suis exilé du monde. Je n'ai plus aucune inspiration. Elle était ma seule et unique muse.

Chaque jour, depuis cinq ans, je tourne en rond dans l'église vide. Il m'arrive de parler seul, puis d'écrire tout ce que je fais dans des carnets, pour qu'il y ait une trace de moi, de ma misérable existence.

Aujourd'hui nous sommes le 20 novembre, et je suis monté sur le toit.
Je réfléchis...

Si vous lisez ceci, c'est que je suis enfin parti rejoindre ma bien-aimée dans l'au-delà.

Je serai toujours plus heureux là bas, qu'ici.

Adieu !

Anna DI COSTANZO, 1^{er}L

Sujet d'invention Monologue intérieur du peintre qui se peint



Vincent van Gogh, *Autoportrait*, 1887

Huile sur toile, 47 x 35,4 cm

Fondation Collection E. G. Bührle, Zurich

Je suis seul, face à ce miroir, je m'observe : tout a changé chez moi.

J'attrape mes pinceaux et me peins.

Je peins mon reflet usé par les années. Aucun trait n'est précis mais tout me paraît clair, certainement puisque c'est mon portrait que je peins.

Les traits de mon visage blafard marqué par le temps, mes yeux éteints qui ont perdu leurs éclats de jeunesse.

Mes vêtements aussi me paraissent délavés, ils ne le sont pourtant pas.

Voilà ce que je peins. Tout est sombre, mais c'est comme cela ce que je me vois, les couleurs que je pose sur cette toile sont fades, plutôt blêmes pour mon visage qui ne laisse paraître qu'un seul ressenti, celui de la fatigue, du temps et du travail qui peut user un homme.

Mon regard est vide, mais veut pourtant en dire beaucoup, peut être que trop d'émotions sont passées par lui pour qu'il se manifeste à nouveau.

Chaque coup de pinceau dessinant mes cheveux me rappelle à quel point ils étaient beaux, et sont devenus ternes, mais ils ont gardé leurs reflets roux, si précieux.

Mon manteau et le décor neutre se confondent. Ils sont tous deux marron. On peut pourtant les différencier grâce aux différentes teintes et aux traits de mon pinceau allant à contresens les uns des autres. Ce fond fait ressortir les détails du col de ma chemise blanche, et de ma cravate bleue. Placés au centre de mon tableau, ces deux éléments sont là pour détourner votre regard de mon visage.

Certes, ce ne sont que des accessoires, mais ils attirent tout autant votre attention.

Claodia MANCIP, 1^oL

Sujet d'invention Monologue intérieur du peintre qui se peint



Vincent van Gogh, *Autoportrait*, 1887

Huile sur toile, 47 x 35,4 cm

Fondation Collection E. G. Bührle, Zurich

Seul, je suis, avec, devant moi, cette toile vierge. Je n'ai rien, pas d'argent, pas de modèle à peindre. Et pourtant cette envie est présente. Je cherche, mais je ne trouve point.

Et ce miroir qui ne sert qu'à montrer ce double de moi-même.

Ce miroir qui montre mes imperfections : ce nez pointu et crochu, ces oreilles penchées, ce visage pâle et ce regard perdu...

Je n'ai pas le choix ! Tout paraît me montrer que je dois me représenter, malgré ce que je suis. Il me faut des couleurs sombres mais aussi de quoi éclairer ce visage pour donner cette pâleur, de l'orange pour cette barbe et ces cheveux clairs. Je regarde ce miroir. Du noir ! Pour ces yeux sombres, ces yeux qui donnent l'impression de regarder dans le vide, de chercher quelque chose, mais quoi ?

Lui, doit peut-être le savoir.

Au terme de mon travail, cet autoportrait me représente-t-il vraiment ? Ce tableau est-il ce que je suis vraiment ou ce que je pense être ?

Que peint-on réellement ?

Thibault Gimenez, 1^{er}L

DAVID FATHI

LE DERNIER ITINERAIRE DE LA FEMME IMMORTELLE

Le 4 octobre 1951, Henrietta Lacks succomba à une forme particulièrement agressive de cancer. Ainsi débuta son dernier voyage, de l'hôpital Johns-Hopkins à Baltimore au cimetière familial situé en Virginie. Personne ne se doutait alors qu'un autre périple commençait pour elle, ou plus exactement pour ses cellules. De fait, le Dr George Gey avait prélevé sans qu'elle n'en sache rien un échantillon de sa tumeur. Il constata avec stupéfaction que les cellules de son ancienne patiente se comportaient d'une manière totalement inédite : elles continuaient à croître et à se développer, encore et toujours, à l'infini. Henrietta ne le savait pas, mais elle était devenue immortelle. Cette histoire est l'une des plus célèbres et des plus problématiques de la médecine moderne.

Le dernier itinéraire de cette femme immortelle est un espace liminaire séparant la mortalité et l'immortalité, l'exploitation et la reconnaissance, la sphère politique et la sphère privée, l'empirisme et la métaphysique, la science et les émotions. C'est la ligne qui sépare ce qu'est une vie humaine de ce qu'elle pourrait être.

David Fathi





Le Dernier Itinéraire de la femme immortelle explore l'histoire extraordinaire d'Henrietta Lacks, cette femme afro-américaine dont les cellules furent prises à son insu à sa mort, pour "*servir la science*". Prélevé par le Dr George Gey, un échantillon de sa tumeur se comporta d'une façon tout à fait étrange : ses cellules continuèrent de croître et de se développer à l'infini. Rebaptisées "cellules Hela", elles furent testées pour des produits de beauté et vaccins, exposées à des radiations nucléaires, envoyées au quatre coins du monde, et même dans l'espace. Une partie de cette femme continue donc de vivre aujourd'hui, sous la forme de ses cellules mutantes. Ingénieur de formation, David Fathi s'est plongé corps et âme au cœur de cette tragédie, l'histoire la plus problématique de la médecine moderne. Il a retracé le dernier voyage de madame Lacks, de l'hôpital Johns-Hopkins au cimetière de Baltimore (Virginie) où elle repose désormais.

Déontologie médicale et propriété intellectuelle

Une scénographie subtile donne au sujet toute son ampleur. Accrochés sur les murs de gauche, des tirages de la route, de nuit. Bordures d'autoroutes, maisons, arbres, bêtes mystérieuses. Un voyage au bout de la nuit d'un noir profond et étouffant d'où surgit soudain une présence étrange, informe, d'un violet irréel : le fantôme des cellules Hela, sa mutation monstrueuse en entité plus tout à fait humaine, et pourtant bien vivante. Sur les murs de droite, l'histoire est présentée au contraire avec objectivité et rigueur scientifique. Les mutations des cellules sont reproduites sur de grands panneaux, décennie après décennie.

Un texte propose un rapprochement éclairant entre les questions de déontologie médicale du cas Lacks et celles de propriété intellectuelle, droits d'auteur et reproduction mécanisée qui sont au cœur de l'art contemporain. L'auteur confie enfin en quelques phrases, bouleversantes d'humilité, la façon dont il acheva son périple. Ce jour où il ne se sentit plus légitime, homme blanc qui comme tant d'autres avant lui, exploitait cette histoire d'une femme noire victime du système. Alors, il rebroussa chemin.

Yann Perreau, *Les Inrockuptibles*, 17/07/2017

<http://www.lesinrocks.com/2017/07/17/arts/3-expositions-ne-pas-manquer-aux-rencontres-darles-11965726/>

Sujet d'invention : Récit Fantastique



DAVID FATHI
SANS TITRE (ROUTE ET CELLULE HELA),
Exposition : Arles
Série, *Le dernier itinéraire de la femme immortelle*, 2017
Photographie / Montage

Je suis un fantôme.

Les nuages. Ils n'ont jamais rompu avec le ciel. La nuit manque. Pas celle-ci, la véritable Nuit. Le sommeil éternel, tel qu'il est perçu. Les étoiles ne sont plus libres de scintiller. Elles m'ont quitté.

Ces arbres qui m'entourent, ceux s'éteignant tout en douceur dans ce monde de dormeurs, perdant doucement leurs couvertures sèches. Ils rendent le monde si fade. Ces végétaux monstrueux ornent cette voie qu'ils me demandent tous de suivre. Ces êtres amorphes. Nos ancêtres, nos amis, nos proches. Ils sont déjà des étoiles. Sauf qu'une étoile qui ne brille plus... Elle meurt.

Ils refusent que j'y pénètre. C'est un péché bien connu. La luxure. Une goutte claque mon visage. Le vent lèche mes côtes. Le béton froid me brûle. Terrifiée. Pétrifiée. Je suis cette destination.

Ces yeux orageux me transpercent. Je les envie. Je ne souhaite pas être comme eux. Mes cordes vocales hurlent à la mort. Personne n'entend. Je m'arrête.

Mes poumons s'embrasent.

Je la vois. Je la regarde. Immobile. Elle est la seule lumière. Une pâleur mauve, un rose pleurant des éclats humides de pétales éclatés, purs.

Les branches aux doigts décharnés ne s'accrochent pas. Cette forme trouble, elle me flatte. Je peux la sentir. Je hume. Je n'écoute pas. J'entends. Le parfum euphorique. Incolore.

Mes muscles s'activent.

Un pas.

L'odeur me caresse les narines.

Un pas.

Mes acouphènes, mes voix se dissipent.

Un pas.

Mes mains fondent. Elles désirent s'en imprégner.

Un Pas.

Ma peau nue s'étrangle, mon crâne dépouillé se délecte de ces clous l'effleurant.

Un pas.

Mon sang tape et court dans mes veines.

Un pas.

Mon cœur est à l'agonie.

Un pas.

Il se débat à en déchirer mes os.

Un pas.

Mes yeux gorgés de sang se révulsent. Mon être s'évanouit, s'estompe, disparaît.

La mort est séduisante.

Eléana Tacconi, 1^oL1

Sujet d'invention : Récit Fantastique



DAVID FATHI
SANS TITRE (ROUTE ET CELLULE HELA),
Exposition : Arles
Série, Le dernier itinéraire de la femme immortelle, 2017
Photographie / Montage

C'était un Vendredi 4 Novembre 2008, je me rappellerai toute ma vie cette date. Il était 17h, j'étais sur le chemin pour rentrer de l'école, quand soudain le ciel s'assombrit et un éclair éclata près de moi, ma vision devint alors noire pendant un court instant.

Seul dans cette forêt sombre et déserte. Tout me parut étrange. Quand, tout à coup, une forme lumineuse bizarre apparut devant moi, comme si c'était un esprit. Je me rapprochai de cette lumière. Une fois arrivé tout proche, je la touchai et ressentis une sensation étrange parcourir tout mon corps. Mille et une questions se posèrent dans ma tête. Plus je contemplais cette étrange merveille, plus la sensation devenait forte.

Soudain, une main sortit de cette forme lumineuse, m'attrapa, me tira, et je perdis connaissance.

À mon réveil, je me retrouvai dans une chambre où tout était blanc. Il n'y avait aucune fenêtre, la porte était ouverte, avec juste un lit dans le coin où je me trouvais attaché dans une camisole de force. J'étais perdu, ne sachant pas ce qui m'arrivait. Je criais de toutes mes forces pour que quelqu'un m'entende et vienne me détacher, me faire sortir de ce cauchemar, mais personne ne me répondit.

Je vis passer une créature. Sa peau était orange avec des veines bleues qui ressortaient de son visage, ses yeux étaient violets, elle avait des cheveux noirs lisses et longs jusque sous ses hanches. Elle ne marchait pas pour se déplacer mais volait.

Aujourd'hui, je fête mes 16 ans, seul. Je suis toujours bloqué dans ce monde parallèle. La seule chose qui a changé, c'est que je n'ai plus cette camisole de force mais des bleus qui la remplacent.

En attendant de trouver une solution pour m'enfuir de cet endroit, au début fascinant avec ces créatures en tout genre, mais qui, aujourd'hui me dégoûte et me gâche la vie, je prie tous les jours que cette mésaventure ne soit pas le dernier itinéraire de ma vie.

Marion Ceccarini, 1°L

Sujet d'invention : Récit Fantastique



DAVID FATHI
SANS TITRE (ROUTE ET CELLULE HELA),
Exposition : Arles
Série, Le dernier itinéraire de la femme immortelle, 2017
Photographie / Montage

J'aimerais faire un récit
De ce que j'ai vu cette nuit
Au plus profond de cette verte forêt
Elle était dansante comme une chorée
On l'appelait la forêt anatomique
C'est vrai que sur le coup cela ne paraît pas fantastique
Mais les arbres aux formes humaines
Cela relevait de la loi d'Archimède
Elles paraissaient vouloir s'enfuir
Mais certaines semblaient sourire
Alors j'attends l'aube
Pour y accéder comme une rose
En évitant toutes racines et épines
Je me sentais comme Œdipe
Je sentis mon corps attiré
Par une forme que je ne pourrais caractériser

Elle était d'une couleur violette
Je la ressentais dans ma chair jusque dans mon squelette
Je commençais à laisser mon corps à l'abandon total
Mais je compris que j'avais trouvé l'essence fatale
Celle qui commençait à me transformer en racine
Et qui ne laissait sur mon visage qu'un simple sourire
Je commence à perdre mes feuilles
Pendant que je vois une jeune fille bien jeune
S'approcher trop près

Non, je vous en conjure ! partez.

Cassandra Municchi, 1^oL